

L'ÉTERNITÉ
c'est
COMPLIQUÉ

Jennifer L.
Armentrout



J'AI
LU

INÉDIT

L'ÉTERNITÉ
c'est
COMPLIQUÉ

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

À HUIS CLOS

À DEMI-MOT

JEU DE PATIENCE

JEU D'INNOCENCE

JEU D'INDULGENCE

JEU D'IMPRUDENCE

JEU D'ATTIRANCE

JEU D'INCONSCIENCE

LUX

1 – Obsidienne

1.5 – Oubli

2 – Onyx

3 – Opale

4 – Origines

5 – Opposition

OBSESSION

COVENANT

1 – Sang-mêlé

2 – Sang-pur

Jennifer L.
Armentrout

L'ÉTERNITÉ
c'est
COMPLIQUÉ

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Tasson



Titre original
THE PROBLEM WITH FOREVER

Éditeur original
Harlequin Teen

© Jennifer L. Armentrout, 2016
Tous droits réservés

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

*À tous ceux qui cherchent encore leur
voix et à ceux qui l'ont déjà trouvée.*

Prologue

Dans son dos, des boîtes à chaussures vides et poussiéreuses formaient une colonne plus haute et plus large que son corps fin. Quand elle s'appuya contre elles, les genoux osseux remontés contre sa poitrine, elles oscillèrent.

Respire. Ne pense à rien d'autre. Respire.

Cachée au fond de ce vieux placard, elle n'osait pas émettre le moindre son. Les dents enfoncées dans sa lèvre inférieure, elle se concentrait uniquement sur les respirations douloureuses qui gonflaient et dégonflaient ses poumons. Des larmes lui brûlaient les yeux.

Mon Dieu ! Elle avait fait une terrible bêtise. Mlle Becky avait raison. Elle était une vilaine fille.

Un peu plus tôt, elle avait essayé d'attraper la boîte à biscuits sale en forme d'ours, couverte de taches, qui contenait des cookies au goût étrange. Elle n'était pas censée se servir toute seule de biscuits, ou de nourriture en général, mais la faim lui tordait le ventre et Mlle Becky, malade une fois de plus, s'était endormie sur le canapé. Elle n'avait pas voulu faire tomber le cendrier posé sur le comptoir ni le faire exploser en mille morceaux. Certains des éclats avaient la forme des stalactites qui se formaient parfois sous le bord du toit en hiver. D'autres n'étaient pas plus grands que des miettes.

Elle avait seulement voulu manger un biscuit.

En entendant le mur craquer de l'autre côté du placard, elle sursauta et se mordit les lèvres encore plus fort. Un goût métallique explosa dans sa bouche. Le lendemain,

il y aurait un trou de la taille du poing gigantesque de M. Henry dans le plâtre et Mlle Becky se mettrait à pleurer et retomberait malade.

Le grincement de la porte du placard résonna comme un coup de tonnerre à ses oreilles.

Oh non, non, non...

Il n'était pas censé la trouver ici. C'était l'endroit où elle se réfugiait lorsque M. Henry s'énervait ou quand il...

Les yeux écarquillés, elle se crispa. Quelqu'un de plus grand et de plus large qu'elle se glissa à l'intérieur et s'agenouilla devant elle. Dans le noir, elle avait du mal à distinguer son visage, mais au fond de ses entrailles, elle savait de qui il s'agissait.

— Je suis désolée, hoqueta-t-elle.

— Je sais.

Une main se posa sur son épaule. Son poids était rassurant. *Il* était la seule personne dont le contact physique ne l'écœurait pas.

— Reste ici, d'accord ?

Une fois, Mlle Becky lui avait fait remarquer qu'il n'avait que six mois de plus qu'elle. Pourtant, du haut de ses six ans, elle le trouvait tellement plus grand et fort. Pour elle, il emplissait son monde tout entier.

Elle hocha la tête.

— Ne sors pas, insista-t-il.

Il déposa dans ses mains la poupée rousse qu'elle avait laissée tomber dans la cuisine après l'incident. Envahie par la peur, elle avait abandonné Lapine derrière elle. Elle s'en était voulu car c'était lui qui lui en avait fait cadeau, plusieurs mois auparavant. Elle ignorait où il se l'était procurée. Il était simplement revenu un jour avec. Et depuis, elle était à elle. Rien qu'à elle.

— Reste ici. Quoi qu'il arrive.

La poupée coincée entre la poitrine et les genoux, elle hocha de nouveau la tête.

Soudain, une salve de hurlements éternés résonna et il carra les épaules. C'était son nom qui lui donnait des frissons, son nom à elle que l'on criait avec tant de violence.

Un léger gémissement s'échappa de ses lèvres et elle murmura :

— Je voulais juste manger un biscuit.

— Tout va bien. Souviens-toi, je t'ai promis de toujours te protéger. Ne fais pas de bruit. (Il serra son épaule.) Reste ici en silence et quand... À mon retour, je te lirai une histoire, d'accord ? Même celle du lapin, si tu veux.

Elle n'avait d'autre choix que d'acquiescer. Elle se rappelait les fois où elle n'avait pas su rester silencieuse. Elles étaient à jamais gravées dans sa mémoire. Malheureusement, elle savait très bien qu'il ne serait pas capable de lui lire d'histoire le soir même. Le lendemain, il manquerait l'école et il n'irait pas bien, même s'il lui soutiendrait le contraire.

Il s'attarda un moment avant de ressortir du placard, puis la porte de la chambre se referma dans un claquement. Levant sa poupée, elle la pressa contre son visage humide de larmes. Un bouton s'enfonçait dans sa joue.

Ne fais pas de bruit.

M. Henry recommença à crier.

Ne fais pas de bruit.

Des pas résonnèrent dans le couloir.

Ne fais pas de bruit.

Un grand coup retentit. Puis quelque chose tomba par terre. Mlle Becky se sentait sans doute mieux car elle criait, elle aussi, mais cachée à l'intérieur du placard, tout ce qu'elle entendait, c'était le son des coups de poing de M. Henry. Elle ouvrit la bouche et étouffa un cri contre sa poupée.

Ne fais pas de bruit.

Chapitre 1

Beaucoup de choses pouvaient changer en quatre ans.

Les années avaient filé sans que je m'en rende compte et pendant tout ce temps, j'avais étudié à la maison, je n'avais parlé à personne en dehors d'un groupe très restreint, je m'étais préparée pour ce moment... et il y avait de grandes chances pour que je vomisse toutes les céréales que j'avais réussi à ingérer.

Beaucoup de choses pouvaient changer en quatre ans. La question était : avais-je changé, moi aussi ?

Le bruit d'une cuillère tintant contre une tasse me sortit de mes pensées.

C'était la troisième cuillerée de sucre que Carl Rivas versait discrètement dans son café. Lorsqu'il serait sûr que personne ne le regarderait, il en ajouterait deux autres. Pour un homme dans la cinquantaine, il était plutôt en forme, mais il avait une sacrée addiction au sucre. Dans son bureau rempli de revues médicales, il avait un tiroir digne d'un magasin de bonbons.

Lorsqu'il tendit sa cuillère vers le sucrier, il jeta un coup d'œil derrière lui. Sa main se figea.

Je lui souris d'un air triomphant. Assise devant l'îlot principal, j'avais un bol de céréales devant moi.

Avec un soupir, il se tourna pour me faire face. Adossé au plan de travail en granit, il me regarda par-dessus sa tasse tout en prenant une gorgée de café. Ses cheveux noirs coiffés en arrière commençaient à se parer de gris au niveau des tempes. Avec son teint hâlé, il avait un air distingué. Il était très beau. Et sa femme, Rosa, était

tout aussi séduisante. Avec sa peau foncée et ses cheveux bouclés parsemés de gris, elle était particulièrement jolie. Ravissante, même. Sa force de caractère y était pour beaucoup.

Rosa n'avait pas peur de se défendre, ni d'aider les autres.

Je reposai ma cuillère dans mon bol avec précaution pour ne pas qu'elle résonne contre la céramique. Je n'aimais pas faire plus de bruit que nécessaire. C'était une vieille habitude dont je n'avais pas réussi à me défaire.

Lorsque je relevai la tête, je me rendis compte que Carl m'observait.

— Tu es sûre d'être prête, Mallory ?

Mon cœur s'affola. Sa question, en apparence anodine, me faisait l'effet d'un fusil chargé braqué sur moi. J'étais aussi prête que possible. Comme la gentille petite fille que j'étais, j'avais imprimé mon emploi du temps et un plan de Lands High. Carl avait même appelé en avance pour connaître mon numéro de casier. Je savais donc où tout se trouvait. J'avais appris le plan par cœur, comme si ma vie en dépendait. Comme ça, je n'aurais pas besoin de poser des questions à quiconque. Je ne me perdrais pas. Rosa, de son côté, m'avait accompagnée en voiture au lycée la veille pour que je me familiarise avec le trajet et sa durée.

J'avais cru que Rosa serait là ce matin, étant donné que c'était le grand jour que nous préparions depuis un an. Le petit déjeuner, c'était notre moment à nous. Mais Carl et Rosa étaient tous les deux médecins. Rosa était chirurgienne, spécialisée en cardiologie. On l'avait appelée en urgence pour une opération avant que je me lève. Alors je ne pouvais pas lui en vouloir.

— Mallory ?

Je hochai brièvement la tête et, les lèvres pincées, laissai tomber mes mains sur mes genoux.

Carl posa sa tasse sur le plan de travail derrière lui.

— Tu te sens prête ? me demanda-t-il encore une fois.

La nervosité me nouait l'estomac. J'avais vraiment envie de vomir. Une partie de moi n'était pas prête. La journée s'annonçait difficile, mais il fallait que je le fasse. Regardant Carl dans les yeux, je hochai la tête.

Il prit une profonde inspiration.

— Tu sais comment aller au lycée ?

Je hochai de nouveau la tête, descendis de mon tabouret et attrapai mon bol. Si je partais maintenant, j'aurais quinze minutes d'avance. C'était sans doute une bonne idée. Après avoir jeté les restes dans la poubelle, je plaçai le bol et la cuillère dans le lave-vaisselle.

Carl n'était pas un homme grand. Il devait mesurer un mètre soixante-quinze tout au plus. Pourtant, je lui arrivais à peine aux épaules. Il vint se poster devant moi.

— Parle-moi, Mallory. Je sais que tu es nerveuse et que tu as des milliers de choses qui te trottent dans la tête, mais il faut que tu me parles. Secouer ou hocher la tête ne suffit pas.

« Parle-moi. »

Je fermai les yeux. Le psychologue que j'avais consulté, le Dr Taft, avait prononcé ces mots des milliers de fois. Le spécialiste du langage qui m'avait suivie pendant deux ans également.

« Parle-moi. »

Ce mantra contredisait tout ce que l'on m'avait appris jusqu'à mes treize ans. Enfant, parler signifiait faire du bruit, et le bruit menait à la violence et à la peur. Aujourd'hui, ce n'était plus le cas. J'avais passé presque quatre ans en thérapie intensive. Pendant leur temps libre, Rosa et Carl avaient pris le relais pour m'aider à oublier mes cauchemars. Malheureusement, leurs efforts avaient été vains.

Les mots n'étaient pas le problème. Ils fleurissaient dans mon esprit comme les bourgeons au printemps. Non, ils n'avaient jamais été le problème. Ils étaient là. Ils avaient toujours été là. Mais j'étais incapable de les faire sortir, de leur donner voix.

La gorge nouée, je pris une grande inspiration.

— Ouais. Oui. Je suis... prête.

Un léger sourire étira les lèvres de Carl. Il recoiffa une mèche derrière mon oreille. À l'ombre, mes cheveux étaient châains, mais il suffisait que je sorte dans la lumière du soleil pour que des reflets roux apparaissent. Parfois, j'avais l'impression de ressembler à un camion de pompiers.

— Tu vas y arriver. Je crois en toi. Rosa aussi. Et il faut que toi aussi tu y croies, Mallory.

Ma respiration se bloqua dans ma gorge.

— Merci.

Un mot.

Un simple mot qui n'était pas assez puissant, qui ne serait jamais suffisant pour signifier ma gratitude à Carl et Rosa. Ils m'avaient sauvé la vie. Au propre comme au figuré. Dans mon malheur, j'avais eu la chance de les rencontrer. Notre histoire était digne d'un talk-show américain ou d'un téléfilm de l'après-midi. C'était incroyable. À côté de ce qu'ils avaient fait pour moi, un merci ne serait jamais suffisant.

Ils m'avaient offert tant d'opportunités que je voulais être aussi parfaite que possible pour eux. Ils le méritaient. Voilà pourquoi je me retrouvais ici ce matin.

Je me dépêchai d'attraper mon sac et mes clés sur l'îlot de la cuisine pour éviter de pleurer comme une gamine qui venait d'apprendre que le Père Noël n'existe pas.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Carl m'arrêta devant la porte.

— Ne me remercie pas, me dit-il. Montre-nous que tu vas mieux.

Je me fis violence pour ne pas me contenter de hocher la tête.

— D'accord, murmurai-je.

Il sourit. Sa peau se plissa autour des yeux.

— Bonne chance.

Après avoir ouvert la porte, je sortis sur le palier étroit, dans l'air chaud de la fin du mois d'août. Aussitôt, mes

yeux se posèrent sur le jardin impeccable de la maison d'en face. Il était identique à tous ceux du voisinage du quartier de la Pointe.

Tous.

Parfois, je m'étonnais encore de vivre dans ce genre d'endroit : une grande maison avec un jardin et des fleurs plantées avec goût, avec une voiture garée dans l'allée qui m'appartenait. Certains jours, cela ne me paraissait pas réel. J'avais l'impression que j'allais me réveiller et me retrouver de nouveau dans...

Je secouai la tête et repoussai ces pensées pour m'approcher de ma vieille Honda Civic. La voiture avait appartenu à Marquette, la fille biologique de Rosa et Carl. Cela avait été son cadeau de fin de lycée, avant qu'elle parte à la fac pour devenir médecin, comme eux.

C'était leur *vraie* fille.

Le Dr Taft m'avait reprise plus d'une fois à ce sujet : pour lui, c'était un jugement de valeur par rapport à ma propre relation avec les Rosa. En vérité, par moments, j'avais l'impression d'être comme ces jardins autour de moi.

Pas tout à fait réelle.

Marquette n'était jamais allée à l'université. Rupture d'anévrisme. Sa mort avait été foudroyante. Personne n'avait rien pu faire. Je suppose qu'en tant que médecins, Rosa et Carl avaient eu du mal à l'accepter. Ils sauvaient des vies tous les jours, pourtant, pour la personne qu'ils aimaient le plus au monde, ils avaient été impuissants.

Conduire cette voiture me gênait. C'était un peu comme si j'étais leur fille de remplacement. Ils ne m'avaient jamais traitée comme telle et je ne l'avais jamais dit à voix haute, mais chaque fois que je me retrouvais derrière ce volant, je pensais à Marquette.

Je posai mon sac sur le siège passager. Mon regard parcourut l'habitacle jusqu'à trouver mon reflet dans le rétroviseur. Mes pupilles étaient dilatées. J'avais l'air d'un cerf pris dans les phares d'un semi-remorque. Un cerf

avec des yeux bleus. Mon visage était pâle, mes sourcils froncés. Je paraissais effrayée.

Je soupirai.

Ce n'était pas l'image que je voulais renvoyer lors de mon premier jour d'école.

Au moment où j'allais détourner la tête, la médaille en argent qui pendait du rétroviseur attira mon attention. Elle n'était pas plus grande qu'une pièce de monnaie. Un homme barbu était gravé dessus. Il écrivait dans un livre avec une plume. Au-dessus était gravé « Saint Luc » et dessous : « Priez pour nous. »

Saint Luc était le saint patron des médecins.

Ce collier avait appartenu à Rosa. Sa mère le lui avait offert lorsqu'elle avait intégré la faculté de médecine. Rosa me l'avait donné à son tour quand je lui avais annoncé que j'étais prête à suivre ma dernière année de lycée dans une école publique. Je supposais qu'elle l'avait également offert à Marquette à un moment donné, mais je ne lui avais jamais posé la question.

Je crois que quelque part, Rosa et Carl espéraient que je suivrais leur exemple, comme Marquette avait prévu de le faire. Mais pour devenir chirurgien, il fallait posséder une confiance en soi et un courage qui me faisaient défaut.

Carl et Rosa en avaient conscience. Ils me poussaient donc en direction de la recherche. Selon eux, j'avais les mêmes aptitudes en sciences que Marquette. Même si je ne les avais pas contredits, je devais avouer que passer mes journées l'œil rivé au microscope me paraissait aussi excitant que repeindre les murs de ma chambre en blanc. Toutefois je n'avais aucune idée de ce je voulais étudier. Avant que Rosa et Carl n'entrent dans ma vie, la fac n'était qu'un rêve lointain.

Le trajet jusqu'à Lands High me prit dix-huit minutes. Dès que le bâtiment en brique de deux étages apparut derrière les terrains de base-ball et de foot, je me crispai,

comme si une balle de base-ball fonçait droit sur moi alors que je n'avais pas de gant pour la rattraper.

L'estomac noué, je resserrai ma prise sur le volant. Le lycée, plutôt récent, était immense. D'après leur site Internet, il avait été construit dans les années 1990. Comparé aux autres écoles du coin, il était flambant neuf.

Et gigantesque.

Je dépassai un bus qui déposait des élèves et suivis une autre voiture vers le parking de la taille d'un centre commercial. Comme j'étais en avance, je trouvai facilement une place. Je me servis de ces quinze minutes supplémentaires pour répéter mes affirmations positives. C'était gênant, mais ça m'aidait vraiment.

Je peux le faire. Je vais le faire.

Je répétais ces mots encore et encore tandis que je descendais de la Honda et passais mon nouveau sac à mon épaule. Mon cœur battait très fort, si fort que j'avais peur de faire un malaise. Une marée humaine empruntait le chemin qui menait à l'entrée du lycée. Un assortiment de tailles, de formes et de couleurs avançait devant mes yeux. L'espace d'un instant, je crus que mon cerveau allait avoir un court-circuit. Je retins ma respiration. Des yeux se posèrent sur moi. Certains s'attardèrent pour m'observer. D'autres continuèrent comme si de rien n'était, comme si je n'étais même pas là, ce qui me convenait très bien car j'avais l'habitude de n'être qu'un fantôme.

La main posée sur l'anse de mon sac, la bouche sèche, je forçai mes jambes à avancer et me glissai dans la masse. Je me concentrai sur la queue-de-cheval de la fille blonde devant moi. Puis je baissai les yeux. Elle portait une jupe en jean et des sandales. Des spartiates orange vif. Elles étaient mignonnes. J'aurais pu le lui dire pour initier la conversation. Sa queue-de-cheval était très jolie, elle aussi. Un peu bombée. Peu importait le nombre de tutos que je regardais sur YouTube, j'étais incapable d'obtenir le même résultat. Chaque fois que j'essayais, j'avais l'impression d'avoir une bosse sur la tête.

Je ne dis rien.

Lorsque je levai les yeux, je croisai le regard du garçon qui marchait à côté de moi. Il avait l'air à moitié endormi. Il ne me sourit pas et ne me fit pas non plus la grimace. Il se contenta de reporter son attention sur le portable qu'il tenait à la main. Je n'étais même pas sûre qu'il m'ait vraiment vue.

L'air matinal était chaud, mais à l'instant où je posai les pieds à l'intérieur du bâtiment glacial, je me félicitai d'avoir enfilé un gilet sur mon haut et mon jean.

Après avoir passé la porte, tout le monde se dispersa. Des élèves plus petits, qui faisaient ma taille, mais qui, visiblement, étaient beaucoup plus jeunes, piétinaient le Viking bleu et rouge dessiné par terre. Leurs sacs tressautaient sur leurs dos tandis qu'ils slalomaient entre leurs aînés. D'autres marchaient comme des zombies, la tête baissée, sans but. Moi, j'étais entre les deux. J'avancais à une allure normale, longuement travaillée.

Certains se précipitaient les uns vers les autres en riant pour s'étreindre. Je supposais qu'il s'agissait d'amis qui ne s'étaient pas vus de l'été... à moins qu'ils ne fussent juste très excités par la rentrée. Dans tous les cas, je ne pouvais m'empêcher de les observer. Ils me faisaient penser à mon amie Ainsley. Comme moi, elle avait suivi des cours à domicile et continuait encore aujourd'hui. Si elle avait été ici avec moi, j'étais persuadée qu'elle aurait été comme ces élèves, allant d'une personne à l'autre en souriant. Normale.

À cette heure, Ainsley était sans doute toujours au lit.

Non parce qu'elle ne faisait rien de la journée, mais parce que notre professeur avait une vision différente des vacances d'été. Ainsley était donc encore en vacances, mais dès que les cours reprendraient, son emploi du temps serait très strict, comme le mien auparavant.

Chassant mes pensées, j'empruntai l'escalier au bout du hall, près de l'entrée de la cantine. Le simple fait de

passer devant me donna des palpitations. J'avais envie de vomir.

La cantine.

Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce que j'allais faire à midi ? Je ne connaissais personne. Personne. Je...

Non, je ne devais pas penser à ça. Si je me laissais envahir par ce genre d'idées, il y avait de grandes chances pour que je m'échappe et que j'aie retrouvé la sécurité de ma voiture.

Mon casier était situé au premier étage, au milieu du couloir, numéro deux cent trente-quatre. Je n'eus aucun mal à le trouver et il s'ouvrit dès le premier essai. Je sortis de mon sac le classeur pour les cours de l'après-midi et le posai sur l'étagère du dessus car je savais qu'on allait nous donner des tonnes de livres aujourd'hui.

Tout à coup, la porte du casier voisin du mien claqua. Je sursautai et relevai la tête. Une grande fille à la peau sombre et aux cheveux courts entièrement nattés m'adressa un sourire.

— Salut.

Ma voix se bloqua dans ma gorge. J'étais incapable de lui répondre et avant que j'aie retrouvé mes esprits, la fille avait disparu.

Raté.

Me sentant stupide, je levai les yeux au ciel et fermai mon casier. Lorsque je me retournai, mon regard se posa sur un garçon qui partait dans la direction opposée. En le voyant, je me crispai.

Je ne savais pas pourquoi je l'examinais ainsi. Peut-être parce qu'il faisait une tête de plus que les autres. En tout cas, j'étais incapable de me détourner. Il avait des cheveux ondulés d'une couleur qui se situait entre le brun et le noir, coupés court, mais plus longs sur le devant. Je me demandais s'ils tombaient sur son front. Mon cœur se serra au souvenir d'un garçon auquel cela arrivait sans cesse. Un garçon dont la simple image me faisait souffrir.

Ses épaules étaient larges sous son tee-shirt noir. Ses biceps ciselés indiquaient qu'il faisait du sport ou un travail manuel. Son jean était délavé, mais ne ressemblait pas à ceux qu'on trouvait en magasin. Je savais faire la différence entre un pantalon de marque créé pour paraître usé et un pantalon vraiment vieux. Il portait un cahier à la main et il était clair qu'il était aussi vieux que son jean.

Un sentiment étrange m'envahit. Un sentiment de déjà-vu. Debout devant mon casier, je me surpris à penser au seul rayon de lumière qui avait éclairé mon passé obscur.

Je pensai au garçon dont le souvenir me faisait souffrir, celui qui m'avait promis de rester avec moi pour toujours.

Cela faisait quatre ans que je ne l'avais pas vu et que je n'avais pas entendu sa voix. Quatre ans pendant lesquels j'avais tenté d'oublier cette partie de ma vie. Pourtant, je me souvenais de lui et je me demandais ce qu'il était devenu.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Il faisait partie de moi.

C'était grâce à lui que j'avais survécu à la maison dans laquelle j'avais grandi.

Chapitre 2

Dès la première heure, je compris rapidement que les derniers rangs de la salle de classe étaient les plus convoités. Ils étaient suffisamment proches pour voir le tableau et assez éloignés pour ne pas se faire remarquer par les profs.

J'arrivai donc à tous les cours avant tout le monde et m'assis à l'arrière pour me fondre dans la masse avant même que l'on ait remarqué ma présence. Personne ne me parla. Du moins pas avant la dernière heure de la matinée, au début du cours d'anglais, quand une fille à la peau sombre et aux yeux noirs s'assit sur la chaise à côté de moi.

— Salut, dit-elle en posant bruyamment son cahier épais sur la tablette accrochée à la chaise. Il paraît que M. Newberry est un connard. Regarde-moi ça !

Je reportai mon attention sur l'avant de la salle. Notre professeur n'était pas encore arrivé, mais des portraits d'auteurs célèbres étaient accrochés au tableau. Je reconnus Shakespeare, Voltaire, Hemingway, Emerson et Thoreau. Toutefois j'avais conscience que je n'aurais pas été au courant de leur existence si je n'avais pas eu autant de temps à moi pour lire.

— Que des mecs ! reprit-elle. (Quand je me tournai vers elle, elle secoua la tête, faisant rebondir ses cheveux crépus.) Ma sœur l'a eu il y a deux ans. Elle m'a dit que, pour lui, il fallait avoir une bite pour écrire quelque chose digne d'intérêt.

Mes yeux s'arrondirent sous le coup de la surprise.

— Du coup, ça risque d'être sympa... (Elle sourit. Ses dents parfaites étaient d'un blanc immaculé.) Au fait, je m'appelle Keira Hart. Je ne crois pas t'avoir vue l'année dernière. Je ne connais pas tout le monde, bien sûr, mais je pense que je t'aurais au moins croisée une ou deux fois.

De la sueur se forma au creux de mes paumes tandis qu'elle me devisageait. La question qu'elle me posait était simple. La réponse aurait dû l'être encore plus. Pourtant, j'avais la gorge nouée et je sentais le rouge me monter aux joues.

« Parle. »

Les orteils recroquevillés contre la douce semelle en cuir de mes tongs, je fis un effort démesuré pour prendre la parole. Les mots m'éraflèrent la gorge.

— Je... Je suis nouvelle.

Voilà ! J'avais réussi. Je savais parler.

Prends ça ! Le monde ne perdait rien pour attendre.

Bon, d'accord. J'exagérais. Techniquement, je n'avais prononcé que quatre mots, dont l'un n'avait été que répété. Mais je ne pouvais pas minimiser cette victoire, car parler aux gens m'était difficile. Aussi difficile que de rentrer dans une salle de classe complètement nue.

Keira ne sembla pas remarquer mon conflit intérieur.

— C'est bien ce que je pensais.

Elle s'interrompit. L'espace d'un instant, je ne compris pas pourquoi elle me regardait avec une telle insistance. Puis j'eus une illumination.

Mon nom. Elle attendait que je me présente. Je respirai un grand coup.

— Je m'appelle Mallory... Mallory Dodge.

— Enchantée. (Elle hocha la tête avant d'appuyer ses épaules arrondies contre la chaise.) Ah. Il est là.

On cessa de discuter, mais j'étais fière d'avoir réussi à aligner autant de mots. Je comptais même ceux que j'avais répétés plusieurs fois. Après tout, Rosa et Carl l'auraient fait.

M. Newberry parlait avec une arrogance flagrante, pourtant ça ne me dérangeait pas. J'étais trop contente pour ça.

Puis arriva la pause déjeuner.

En entrant dans la cantine bruyante, j'eus l'impression de quitter mon corps. Mon cerveau me criait de m'enfuir et de trouver un endroit plus calme et plus sûr pour me cacher, mais je me résignai à mettre un pied devant l'autre.

L'estomac noué, je réussis à m'insérer dans la file. J'attrapai uniquement une banane et une bouteille d'eau. Il y avait trop de gens autour de moi, trop de bruit : des rires, des cris et le murmure constant des conversations. J'étais complètement hors de mon élément. Tout le monde était assis à des tables rectangulaires, en groupes. Personne n'était seul. Moi, je ne connaissais personne. J'allais être la seule à manger dans mon coin.

Horriifiée par cette idée, je sentis mes doigts se refermer sur la banane. L'odeur de désinfectant et de brûlé m'envahit. Ma poitrine se serra, bientôt suivie par ma gorge. J'ouvris la bouche pour respirer, mais l'oxygène ne semblait pas atteindre mes poumons. Des frissons se mirent à danser à la base de mon crâne.

Je n'allais pas y arriver.

Il y avait trop de bruit, trop de gens dans cet endroit confiné. Chez moi, ce n'était jamais aussi bruyant. Jamais. Mon regard parcourut la salle sans vraiment la voir. Ma main tremblait tellement que j'avais peur de laisser tomber ma banane. Alors mon instinct reprit le dessus et mes pieds se mirent à avancer tout seuls.

Je me précipitai vers le couloir plus silencieux, puis continuai ma route. Je dépassai des élèves qui s'attardaient devant leurs casiers. Une odeur de cigarette émanait d'eux. Je respirai profondément pour me calmer, mais rien n'y fit... à part m'éloigner de la cantine. Lorsque je tournai au bout du couloir, je m'arrêtai vivement, manquant bousculer un garçon à peine plus grand que moi.

Il s'écarta. Ses yeux injectés de sang s'arrondirent. Au départ, je crus que l'odeur qui flottait autour de lui était celle des cigarettes, mais très vite je me rendis compte qu'elle était plus riche, plus terreuse.

— Désolé, *chula*, murmura-t-il en me détaillant lentement des pieds à la tête.

Un sourire étira ses lèvres.

Au bout du couloir, un garçon plus grand se dirigea rapidement vers nous.

— Jayden, qu'est-ce que tu fous ? Il faut qu'on cause.

Jayden se tourna vers lui et passa la main dans ses cheveux coupés ras, avant de marmonner :

— *Mierda, hombre*¹.

Au même moment, une porte s'ouvrit pour révéler un professeur. Son regard passa de l'un à l'autre.

— Déjà, monsieur Luna ? Vous voulez vraiment commencer l'année de cette manière ?

Je compris qu'il était temps de m'éclipser. L'expression du plus grand des garçons n'avait rien d'amical, et le professeur grimaça en voyant Jayden s'éloigner, comme s'il avait envie de frapper quelqu'un. La tête baissée, je continuai dans la direction opposée sans regarder qui-conque dans les yeux.

Je finis par m'installer dans la bibliothèque et jouer à *Candy Crush* jusqu'à ce que la sonnerie retentisse. Je passai la première heure de cours de l'après-midi, l'histoire, à culpabiliser parce que je n'avais pas fait le moindre effort. J'avais préféré me terrer dans la bibliothèque, rivée à ce stupide jeu diabolique auquel je n'arrêtais pas de perdre.

Le doute pesait sur mes épaules comme une couverture rêche et lourde. J'avais fait beaucoup de progrès en quatre ans. Je ne ressemblais plus en rien à la fille que j'avais été. D'accord, j'avais encore du chemin à parcourir, mais je n'étais plus seulement une coquille vide.

1. Merde, mec. (*N.d.É.*)

Rosa allait être tellement déçue.

Lorsque vint l'heure de mon dernier cours, je me sentis encore plus mal à l'aise. J'étais à deux doigts de la crise cardiaque. Il s'agissait de la pire matière au monde.

L'expression orale.

Aussi connue sous le nom de « communication ». Quand je m'étais inscrite au lycée au printemps précédent, je m'étais sentie téméraire. Carl et Rosa m'avaient regardée comme si j'étais folle et m'avaient affirmé qu'ils pouvaient m'obtenir une dispense, bien qu'il s'agisse d'un cours obligatoire. Mais j'avais quelque chose à prouver.

Je ne voulais pas qu'ils interviennent. Je voulais... Non. Il fallait que je le fasse.

Quelle idée j'avais eue !

À présent, je regrettais de ne pas avoir accepté leur proposition, car j'allais tout droit vers la catastrophe. Lorsque j'arrivai au troisième étage, la porte de la salle était ouverte, comme un trou béant. L'intérieur me paraissait bien trop lumineux.

J'eus du mal à avancer. Une fille me contourna et me dévisagea en pinçant les lèvres. Je mourais d'envie de prendre mes jambes à mon cou. De remonter dans ma Honda. De rentrer. De retrouver la sécurité de la maison.

De rester dans ma zone de confort.

Non.

Resserrant ma prise sur mon sac, je parvins à faire un pas en avant. J'avais l'impression de marcher dans des sables mouvants. Mes pas étaient lents, ma respiration haletante. Les néons vrombissaient et les conversations alentour résonnaient dans mes oreilles. Je réussis à aller jusqu'au bout.

Mes pieds me menèrent au dernier rang, mais je ne sentais plus mes doigts à force de serrer les poings. Je posai mon sac par terre à côté du bureau et me glissai sur le siège. Après avoir sorti mon cahier, j'agrippai les bords de la table.

J'étais en cours d'expression orale. Je l'avais fait.

J'avais réussi.

De retour à la maison, j'allais fêter ça. Avec du glaçage au caramel à même le sachet. J'étais vraiment une dingue.

Comme mes phalanges commençaient à me faire mal, je desserrai ma prise sur le bureau et jetai un coup d'œil vers la porte. La première chose que je vis fut un torse musclé recouvert d'un tee-shirt noir et des biceps bien dessinés. Puis j'aperçus un cahier abîmé, dont les feuilles semblaient à peine tenir entre elles, contre un jean usé.

C'était le garçon que j'avais vu le matin même dans le couloir.

Curieuse de voir à quoi il ressemblait de face, je relevai la tête. Malheureusement, il était tourné vers la porte. La fille que j'avais vue plus tôt, celle qui m'avait contournée, franchit le seuil. Maintenant que j'étais assise et que je respirais normalement, c'était mon tour de l'examiner. Elle était jolie. Très jolie. Comme Ainsley. Elle avait des cheveux caramel raides comme des baguettes, aussi longs que les miens. Ils lui arrivaient sous la poitrine. Elle était grande et le top qu'elle portait dévoilait son ventre plat. Ses yeux marron foncé n'étaient pas posés sur moi, mais sur le garçon devant elle.

À son expression, il était clair qu'elle aimait ce qu'elle voyait. Lorsqu'il rit, un grand sourire étira ses lèvres peintes en rose et, en un clin d'œil, elle passa de « jolie » à « belle ». Toutefois, quelque chose d'autre avait attiré mon attention. Les poils de tout mon corps s'étaient hérissés. Ce rire chaud et profond avait quelque chose de familier. Un frisson remonta jusqu'à mes épaules. *Ce rire...*

Le garçon marchait à reculons. Sa capacité à se déplacer de cette manière sans se heurter à quoi que ce soit était incroyable. Je l'enviais un peu. Il semblait se diriger vers le fond de la classe. Vers moi. Je jetai un coup d'œil autour. Il ne restait que deux chaises libres sur ma

gauche. La fille le suivit. Non, elle ne se contentait pas de le suivre. Elle le touchait.

Comme si c'était une habitude.

Son bras fin était tendu vers lui et sa main était posée sur son ventre, juste sous son torse. Elle se mordit les lèvres tandis qu'elle faisait glisser ses doigts plus bas, se rapprochant dangereusement de sa ceinture en cuir élimé. Le rouge me monta aux joues. Le garçon, lui, s'écarta. Ses mouvements avaient quelque chose d'espiègle, comme si cette danse faisait partie de leur routine quotidienne.

Lorsqu'il se retourna vers la dernière rangée et se plaça derrière une chaise vide, je levai les yeux depuis ses hanches étroites, le ventre que la fille avait touché, puis encore plus haut, jusqu'à son visage.

Alors je cessai de respirer.

Mon cerveau ne comprenait pas ce qui était en train de se passer. Il devait y avoir une erreur. Je regardai le garçon. Pour de vrai. Son visage était familier et pourtant très différent, plus mature que dans mes souvenirs, mais toujours d'une beauté aveuglante. Je le connaissais. Seigneur. Je ne l'avais pas vu depuis quatre ans, pourtant, je l'aurais reconnu entre mille. La dernière nuit que nous avons passée ensemble avait été un cauchemar. Elle avait changé ma vie pour toujours.

C'était surréaliste.

À présent, je comprenais pourquoi j'avais pensé à lui le matin même. Je l'avais croisé sans même savoir que c'était lui.

J'étais incapable de bouger ni même d'aspirer suffisamment d'air pour faire fonctionner mes poumons. Je n'arrivais pas à y croire. Mes mains glissèrent du bureau jusque sur mes genoux tandis qu'il s'asseyait à côté de moi. Son regard ne quittait pas la fille qui s'installait près de lui. Sa mâchoire puissante, plus ciselée, se tourna, et ses yeux parcoururent le tableau noir face à nous. Il n'avait pas beaucoup changé. Il était simplement plus

grand, plus... défini. Ses sourcils étaient plus foncés que ses cheveux bruns. Ses pommettes étaient saillantes et une barbe naissante couvrait sa mâchoire.

Il était aussi séduisant que je l'avais imaginé, à douze ans, quand j'avais commencé à le voir comme un garçon.

Je n'arrivais pas à croire qu'il soit ici. Mon cœur tentait désespérément de s'échapper hors de ma poitrine. Ses lèvres, plus pulpeuses que dans mes souvenirs, se retroussèrent en coin et je sentis mon estomac se nouer en voyant une fossette creuser sa joue droite. Il n'avait qu'une seule fossette. Rien de l'autre côté. Je le savais. Mon esprit repartit en arrière, quand les moments où il s'était montré aussi détendu se comptaient sur les doigts d'une main. S'adossant à la chaise trop petite pour lui, il tourna lentement la tête vers moi. Ses yeux noisette mouchetés d'or croisèrent les miens.

Des yeux que je n'avais jamais oubliés.

Alors ce sourire nonchalant que je ne lui connaissais pas se figea. Ses lèvres s'entrouvrirent et, malgré son teint hâlé, je le vis blêmir. Quand il écarquilla les yeux, les points dorés dans ses iris eurent l'air de grossir. Il m'avait reconnue. J'avais beaucoup changé, pourtant son regard ne trompait pas.

Il se pencha vers moi et cinq mots tout droit venus du passé surgirent dans mon esprit.

« Ne fais pas de bruit. »

— Souris ? souffla-t-il.

Chapitre 3

« Souris ».

Lui seul m'appelait de cette façon et je n'avais pas entendu ce surnom depuis très longtemps. J'étais même persuadée de ne plus jamais l'entendre.

Je n'avais pas espéré le revoir un jour. Or, il était bien là, devant moi, et je ne pouvais m'empêcher de le dévisager. Il ne restait rien du garçon de treize ans que j'avais connu, mais c'était bien lui. C'étaient ses yeux bruns chaleureux parsemés d'éclats dorés et sa peau mordorée qu'il avait sans doute héritée de son père aux origines supposément sud-américaines. Il ignorait d'où venaient sa mère et sa famille. L'une des... personnes qui s'occupaient de nos dossiers lui avait dit qu'elle était peut-être à moitié brésilienne, mais il n'en avait jamais eu le cœur net.

Tout à coup, je le revis, quand nous étions petits. Il avait été mon roc dans un monde chaotique. À neuf ans, plus grand que moi, mais rien qu'un enfant, il s'était interposé entre M. Henry et moi dans la cuisine, comme il l'avait fait des dizaines de fois auparavant. J'avais serré en tremblant la poupée rousse, Lapine, qu'il avait retrouvée pour moi, tandis qu'il gonflait le torse. « Laissez-la tranquille, avait-il grogné, les poings serrés. Vous n'avez pas intérêt à la toucher. »

Je m'efforçai de sortir de ces pensées. J'avais tellement de souvenirs comme celui-ci... Il m'avait sauvée des tonnes de fois, jusqu'au jour où il n'en avait plus

été capable et où notre promesse d'éternité avait volé en éclats. Tout avait volé en éclats.

Son torse se souleva violemment. Quand il reprit la parole, sa voix était rauque.

— C'est vraiment toi, Souris ?

Vaguement consciente de la fille qui nous regardait, je vis ses yeux s'arrondir comme les miens. Mes cordes vocales ne fonctionnaient pas... ce qui était étrange, car il était le seul avec qui je n'avais jamais eu aucun problème pour parler. Mais c'était dans un monde différent, à un moment différent.

Depuis, une éternité s'était écoulée.

— Mallory ? murmura-t-il.

Comme il était entièrement tourné vers moi, j'avais peur qu'il ne se lève. Cela ne m'aurait pas étonnée. Il n'avait jamais eu peur de rien. Jamais. De par notre proximité, je vis qu'il avait une légère cicatrice au-dessus du sourcil droit, plus claire que sa peau. Lorsque je me souvins comment il se l'était faite, mon cœur se serra de nouveau. Cette marque rimait avec biscuits secs et cendrier renversé.

Un garçon assis devant nous se retourna sur son siège.

— Salut. (Quand il ne reçut aucune réponse, il claqua des doigts.) Hé ho ? Mon pote ?

Il ne lui prêta pas la moindre attention. Il continuait de me dévisager comme si un fantôme était apparu devant lui.

— OK, j'ai compris, marmonna l'autre avant de reporter son attention sur la fille.

Malheureusement pour lui, elle était entièrement concentrée sur nous. La deuxième sonnerie retentit. Quand les conversations se turent, je compris que le professeur était arrivé.

— Tu me reconnais ?

Sa voix n'était pas plus forte qu'un murmure.

Il me regardait toujours dans les yeux. Alors je répondis avec plus de facilité que je ne l'avais fait de toute ma vie.

— Oui.

Les épaules crispées, il se rassit normalement et ferma les yeux.

— Seigneur, marmonna-t-il en se frottant le torse.

Le professeur frappa un grand coup sur la pile de livres posés au coin de son bureau. Je sursautai et me résignai à regarder dans sa direction. Mon cœur battait tellement fort que j'avais l'impression qu'on jouait du marteau-piqueur dans ma poitrine.

— Bien. Puisque vous êtes dans cette classe, vous devez savoir qui je suis. Mais au cas où certains d'entre vous se seraient perdus, je suis M. Santos. (Il s'appuya contre le bureau et croisa les bras.) J'enseigne l'expression orale. Si vous n'êtes pas censés être ici, vous êtes libres de partir.

M. Santos continua de parler, mais le sang qui battait à mes tempes m'empêchait d'entendre ce qu'il disait. Je n'arrivais pas à me concentrer sur autre chose que sa présence. Il était ici ; après toutes ces années, il se tenait près de moi comme cela avait été le cas depuis nos trois ans. Pourtant, il n'avait pas paru heureux de me voir. Je ne savais pas quoi penser. Un mélange d'espoir et d'angoisse grandissait en moi, alimenté par des souvenirs doux-amers auxquels je m'accrochais tout en souhaitant les oublier.

Je fermai les yeux et essayai d'avaler la boule qui s'était formée dans ma gorge.

On nous distribua les livres, puis des photocopiés. Je ne touchai aucun des deux. M. Santos nous expliqua les types de discours que nous devrions écrire et présenter tout au long de l'année : de l'exposé à l'interview d'un camarade. Malgré la crise de panique que j'avais faite avant d'entrer en classe, la perspective de parler plusieurs fois devant trente personnes n'était plus ce qui m'effrayait le plus, à présent.

Tandis que je regardais droit devant moi, je me rendis compte que Keira était là, elle aussi. Elle était assise

à côté du garçon qui avait voulu attirer *son* attention. J'ignorais si elle m'avait vue entrer. En même temps, peut-être qu'elle n'en avait rien à faire. Pourquoi m'aurait-elle fait signe ? Ce n'était pas parce qu'elle m'avait parlé une fois qu'elle voulait devenir mon amie.

L'incident de la cantine me paraissait bien loin. J'étais consciente de chacune de mes respirations. Je recoiffai mes cheveux en arrière et, incapable de m'en empêcher, je jetai un coup d'œil vers la gauche.

Mon regard croisa le sien et je hoquetai de surprise. Lorsque nous étions plus jeunes, je n'avais aucun mal à déchiffrer ses expressions. Aujourd'hui, son visage était impassible. Était-il heureux ? En colère ? Triste ? Ou était-il aussi perdu que moi ? Je ne le savais pas, mais en tout cas, il n'éprouvait aucune gêne à me fixer.

Le visage en feu, je tournai la tête et me retrouvai à observer la fille assise à côté de lui. Les lèvres pincées, elle regardait droit devant elle. Ses poings serrés étaient posés sur son bureau. Je me détournai de nouveau.

Cinq minutes s'écoulèrent avant que je ne cède encore une fois à la tentation. Il ne me regardait plus, mais sa mâchoire était crispée et l'un des muscles de sa joue tressautait. J'en étais réduite à l'observer bêtement.

Tout le monde savait qu'il deviendrait beau à en mourir en grandissant. Il avait tous les atouts : de grands yeux, des lèvres expressives et une silhouette élancée. Parfois, ça avait été difficile, pour lui. Son physique avait éveillé toutes sortes de mauvaises intentions. M. Henry, par exemple, avait eu envie de le briser comme de la porcelaine de Chine. D'autres, comme les hommes qui ne cessaient d'aller et venir dans la maison, s'étaient montrés... beaucoup trop intéressés.

La bouche sèche, je revins au présent. Non, je n'aurais pas dû m'étonner qu'il soit devenu si séduisant. Mais comme Ainsley l'aurait dit, être aussi sexy aurait dû être un crime.

Pendant que M. Santos distribuait des fiches pour une raison qui m'avait échappé, le garçon assis devant nous se retourna. Son regard vert pâle était vif.

— C'est toujours bon pour tout à l'heure ?

Je tournai les yeux vers *lui*. Je fus incapable de m'en empêcher. Les lèvres pincées, les bras croisés, il hochait brièvement la tête.

Le garçon haussa les sourcils avant de vérifier que M. Santos n'avait pas remarqué leur échange.

— Il faut qu'on parle à Jayden.

Jayden ? Je repensai au garçon que j'avais failli renverser dans le couloir.

La fille pencha la tête sur le côté.

— D'accord, Hector, répondit-il d'une voix sèche.

La raucité de sa voix me prit par surprise. Quelques secondes passèrent avant qu'il tourne la tête vers moi.

Le rouge aux joues, je fis volte-face, non sans apercevoir le regard empli de curiosité qu'Hector lançait dans ma direction. Le reste du cours, je n'arrêtai pas de l'observer à la dérobée. J'avais besoin de me convaincre qu'il était vraiment là, assis à côté de moi. Je n'étais pas très discrète, car la fille installée à sa gauche, celle qui l'avait touché de façon si familière, m'avait pris sur le fait au moins une dizaine de fois.

Tandis que les minutes défilaient, mon ventre se nouait de plus en plus. La nervosité tourbillonnait en moi comme une vipère prête à attaquer.

Ma gorge était serrée et j'avais l'impression qu'une poigne de fer s'était refermée sur ma poitrine pour m'empêcher de respirer. Une brûlure glaciale remonta le long de ma nuque et se répandit dans mon crâne. Et soudain, je compris. Je compris que j'étais en train de perdre le contrôle.

Respire.

Il fallait que je respire.

Serrant les poings, je m'efforçai de respirer normalement et tentai de calmer les battements de mon cœur. Pendant ma thérapie, le Dr Taft avait essayé de me faire

comprendre que dans ce genre de situation, je ne perdais pas réellement le contrôle de mon corps. Tout était dans ma tête. Un bruit puissant ou une odeur pouvait me renvoyer en arrière. Parfois, je ne savais pas quel était l'élément déclencheur.

Aujourd'hui, cela ne faisait aucun doute.

Il était assis juste à côté de moi. Et le sentiment de panique que je ressentais était bien réel, parce que lui-même était réel et que le passé qu'il personnifiait n'était pas un produit de mon imagination.

Qu'allais-je pouvoir lui dire une fois que la cloche sonnerait et que les cours seraient terminés ? Quatre ans s'étaient écoulés depuis cette nuit. Voulait-il seulement me parler ? Et s'il n'en avait pas envie, alors quoi ?

Mon Dieu.

Et s'il n'avait pas souhaité me revoir ? Après tout, il... il avait beaucoup souffert pour moi, à cause de moi. Même si nous avions passé de bons moments pendant ces dix ans, il y en avait beaucoup de mauvais. Beaucoup trop.

Bien sûr, cela me ferait de la peine de le voir se lever et partir sans m'adresser la parole, mais peut-être était-ce mieux ainsi ? Au moins, je savais qu'il était vivant et en bonne santé, et qu'il était ami avec la fille assise à côté de lui. C'était peut-être sa copine. Cela voulait dire qu'il était heureux, pas vrai ? Heureux comme il le méritait. Et le savoir allait me permettre de refermer ce chapitre de ma vie.

Sauf que... je l'avais déjà cru fermé. À présent, il s'était rouvert à la première page.

Lorsque la sonnerie retentit, mon instinct de préservation se déclencha, comme il l'avait fait tant de fois par le passé. Je ne me rendis même pas compte de ce que je faisais. C'était une vieille habitude qui renaissait de ses cendres, une habitude que j'avais mis quatre ans à effacer. Pourtant, elle était réapparue deux fois en une seule journée.

Je me levai, rassemblai mes livres et ramassai mon sac. Le cœur martelant mes côtes, je contournai nos chaises et

partis sans un regard en arrière, sans lui laisser le temps de s'échapper le premier. La semelle de mes sandales claquait contre le sol. Je dépassai des élèves qui avançaient lentement, tout en fourrant mes affaires dans mon sac. Je devais avoir l'air d'une idiote. J'étais une idiote.

Dehors, les rayons du soleil étaient toujours aussi chauds. La tête baissée, je suivis le chemin jusqu'au parking. Je serrai et desserrai les poings parce que j'avais l'impression que la circulation de mon sang s'était arrêtée dans mes poignets. Le bout de mes doigts me picotait.

La Honda argentée étincelait devant moi. Un soupir de soulagement m'échappa. Bientôt, je serais à la maison. Bientôt, je...

— Mallory.

Mon pouls s'emballa et je faillis trébucher. Je n'étais plus qu'à un mètre de ma voiture, de la liberté. Je me retournai lentement.

Il se tenait à côté d'un pick-up rouge qui ne se trouvait pas là le matin même, lorsque je m'étais garée. Dans la lumière du soleil, ses cheveux étaient plus marron que noirs, sa peau plus sombre et ses traits plus définis. J'avais tant de questions à lui poser ! Qu'avait-il fait pendant ces quatre ans ? Avait-il été adopté ? Ou allait-il encore de famille d'accueil en famille d'accueil ?

Mais surtout : était-il en sécurité, à présent ?

Les foyers n'étaient pas tous mauvais. Les familles d'accueil n'étaient pas toutes horribles. Carl et Rosa en étaient le parfait exemple. Ils étaient tout simplement incroyables. Ils m'avaient adoptée, mais avant d'en arriver là, ce garçon et moi n'avions pas eu de chance. Nous avons vécu chez des gens de la pire espèce qui avaient réussi à contourner les inspections. Les assistants sociaux manquaient de fonds et de moyens. Et même si la majorité faisait de son mieux, certains enfants passaient entre les mailles du filet et nous, nous étions tombés dans un trou sans fond.

Rares étaient les enfants qui restaient plus de deux ans dans le système. La plupart retrouvaient rapidement

leurs parents ou étaient adoptés. M. Henry et Mlle Becky avaient été les seuls à vouloir de nous. Aujourd'hui encore, je ne comprenais pas pourquoi ils nous avaient traités de la sorte. Les travailleurs sociaux qui nous suivaient changeaient aussi souvent que les saisons. À l'école, les instituteurs s'étaient sans doute rendu compte de quelque chose, mais aucun n'avait voulu risquer sa place. Avoir été piétinée et oubliée par le système m'avait rendue amère, et cette amertume me collait au corps comme une seconde peau. J'ignorais si je m'en débarrasserais un jour.

Toutefois, il y avait du bon et du mauvais dans toutes les situations. Avait-il enfin trouvé du bon ?

— Tu es sérieuse ? me dit-il en resserrant sa prise sur le cahier abîmé. Après tout ce qui s'est passé, après quatre ans à me demander ce que tu as bien pu devenir, tu débarques dans mon cours d'expression orale et tu te barres ? Tu me fuis ? Moi ?

Je pris une grande inspiration et baissai les bras. Mon sac glissa de mon épaule et tomba sur le bitume brûlant. Le choc me secoua, mais au fond de moi, je n'étais pas surprise qu'il m'ait suivie. Il n'avait jamais fui. Il ne s'était jamais voilé la face. Non, ça, ça avait été moi. Nous avions été le yin et le yang. Ma lâcheté et son courage. Sa force et ma faiblesse.

Mais je n'étais plus comme ça.

Je n'étais plus sa Souris.

Je n'étais pas lâche.

Je n'étais pas faible.

Il fit un pas en avant, puis s'arrêta et secoua la tête. Son torse se soulevait de façon irrégulière.

— Dis quelque chose.

J'eus du mal à lui obéir.

— Quoi ?

— Mon nom.

Je ne savais pas pourquoi il voulait que je lui dise son nom. Moi-même, j'ignorais ce que j'allais ressentir en le

prononçant après tant d'années. Pourtant, je pris mon courage à deux mains.

— Rider. (Un frisson me parcourut.) Rider Stark.

Je le vis déglutir et, l'espace d'un instant, aucun de nous ne bougea. Une brise chaude fit voler des mèches de cheveux devant mes yeux. Puis il laissa tomber son cahier par terre. Étonnamment, il ne se réduisit pas en poussière. Ses grandes enjambées dévorèrent la distance qui nous séparait, et en un clin d'œil il se retrouva devant moi. Il était beaucoup plus grand, à présent. Je lui arrivais à peine aux épaules.

Et tout à coup, il me serra contre lui.

Lorsque je sentis ses bras puissants m'attirer contre son torse, mon cœur implosa. Je me figeai un instant avant de passer mes bras autour de son cou. Je m'accrochai à lui, les yeux fermés, et respirai le parfum fugace de son après-rasage. C'était *lui*. Son étreinte n'était pas la même que dans mes souvenirs, plus passionnée, plus musclée. Un bras autour de ma taille, une main enfouie dans mes cheveux, il me souleva et mes pieds quittèrent le sol. Ma poitrine était écrasée contre son torse incroyablement dur.

Il n'y avait pas à dire. C'était vraiment différent.

— Bon sang, Souris, si tu savais...

Sa voix était grave et rocailleuse. Il me reposa par terre, mais ne me lâcha pas pour autant. Il garda un bras autour de ma taille. De son autre main, il joua avec mes cheveux. Tandis qu'il posait son menton sur ma tête, je fis glisser mes doigts le long de son torse.

— Je ne pensais pas te revoir un jour.

Je posai mon front contre mes mains. Son cœur battait très vite. J'entendais des gens autour de nous. Certains nous observaient sans doute, mais cela m'était égal. Rider était chaud et solide. Réel. Vivant.

— J'ai failli ne pas venir en cours, aujourd'hui. Si je m'étais écouté, on... (Je le sentis caresser mes cheveux.) Regarde-moi ces cheveux ! Tu ne ressembles plus à Bozo le clown.

Un éclat de rire étranglé m'échappa. Quand j'étais plus jeune, mes cheveux roux vif n'étaient qu'un amoncellement de boucles éparses et de nœuds. Dieu merci, leur couleur s'était éclaircie. Une visite chez le coiffeur avait aidé. Quant aux boucles et aux nœuds, ils revenaient dès que le temps était humide.

Rider s'écarta légèrement. Lorsque j'ouvris les yeux, je me rendis compte qu'il me dévisageait.

— Regarde-toi, murmura-t-il. Comme tu as grandi !

Sa main quitta mes cheveux. Quand son pouce effleura ma lèvre inférieure, un frisson me parcourut. Le contact m'avait prise par surprise.

— Mais tu es toujours aussi discrète qu'une souris.

Je me crispai. « Souris. »

— Je ne suis plus...

Mes mots moururent dans ma gorge. Son pouce s'était à présent aventuré sur ma pommette. Sa peau était rugueuse, mais la caresse, elle, était tendre.

Je levai les yeux vers les siens que j'avais cru ne jamais revoir. Il était vraiment ici, avec moi. Mon Dieu, Rider était ici. Tant de pensées traversaient mon esprit que je n'arrivais à en saisir que quelques-unes. Les souvenirs, eux, remontaient à la surface.

Une nuit, je m'étais réveillée à cause des éclats de voix provenant du rez-de-chaussée. Effrayée, je m'étais réfugiée dans la chambre voisine de la mienne, celle de Rider. Il m'avait laissée me coucher près de lui et m'avait lu un livre que j'adorais. Un livre que Rider avait surnommé « cette stupide histoire de lapin ». Je pleurais chaque fois que je l'entendais, pourtant il me l'avait lue pour détourner mon attention des hurlements qui emplissaient la maison délabrée. J'avais cinq ans, à l'époque, et à partir de ce moment, Rider était devenu mon monde.

Soudain, il fit un pas en arrière et saisit ma main droite. Il la retourna tout en relevant la manche de mon gilet. Il fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

Je regardai mon poignet à mon tour. La peau à l'intérieur de mon coude était rose foncé, tout comme l'intérieur de mon bras et de mes paumes, mais ça se voyait à peine.

— Ils m'ont dit que tu avais été gravement brûlée. (Relevant la tête, il me dévisagea.) Je les ai vus t'emmener sur un brancard, Souris. Je m'en souviens comme si c'était hier.

— Je... Carl... (Je secouai la tête. Il n'avait pas la moindre idée de qui était Carl. Alors je me concentrai et réessayai :) Les médecins de Johns Hopkins. Ils m'ont fait des greffes de peau.

— Des greffes de peau ?

Je hochai la tête.

— J'ai eu... les meilleurs chirurgiens. Je n'ai... presque pas de cicatrices.

Enfin, si : sur mes fesses, là où ils avaient pris la peau pour les greffes. Mais je doutais que quelqu'un les voie avant très longtemps.

Son pouce qui me caressait l'intérieur du poignet envoyait des décharges électriques dans tout mon corps. Pendant un long moment, il ne dit rien, il se contenta de me regarder dans les yeux. Les éclats dorés de ses iris paraissaient plus clairs.

— Ils m'ont dit que je ne pouvais pas te voir. J'ai demandé. Je suis même allé à l'hôpital.

Mon cœur se serra.

— C'est vrai ?

Rider hochait la tête et la tension sembla quitter son visage.

— Tu n'étais pas là. Ou du moins, c'est ce qu'ils m'ont dit. Une infirmière a appelé la police. J'ai terminé... (Il secoua la tête.) Peu importe.

— Tu as terminé où ? demandai-je, parce que pour moi c'était important.

Tout ce qui arrivait à Rider l'était, même si le reste du monde pensait le contraire.

Ses cils épais se baissèrent un instant.

— La police et les assistants sociaux ont cru que j'avais fugué, ce qui était complètement con. Pourquoi est-ce que je serais allé à l'hôpital ?

Les services sociaux avaient un dossier sur nous de la taille de la Honda. Rider et moi avions déjà essayé de fuguer. Plus d'une fois. J'avais huit ans et lui venait d'en avoir neuf lorsqu'on avait décidé qu'on serait mieux tout seuls.

On avait à peine atteint le McDonald's, cinq cents mètres plus loin, que M. Henry nous avait retrouvés.

Puis on avait recommencé. Tant de fois qu'on en avait perdu le compte.

Rider rit, mais quand je relevai la tête vers lui, il ne souriait pas. Je sentis ma poitrine se comprimer.

— Cette nuit-là... (Il déglutit.) Je suis désolé, Souris.

Je grimaçai et fis un pas en arrière, mais il m'empêcha de fuir.

— J'aurais dû l'arrêter, mais je ne l'ai pas fait. (Ses yeux s'étaient assombris.) J'aurais dû essayer de...

— Ce n'était pas ta faute, murmurai-je.

Ses excuses me rendaient malade. Pensait-il réellement qu'il était responsable de ce qui m'était arrivé ?

Il pencha la tête sur le côté.

— Si. Je t'avais fait une promesse et je ne l'ai pas tenue. Pas quand tu en avais le plus besoin.

— Non, rétorquai-je. (Lorsqu'il voulut répondre, je libérai mon bras de son emprise. La surprise se peignit sur son visage.) Ce n'était pas une promesse que tu aurais dû faire à ton âge. Ni à moi ni à personne.

Il m'avait promis d'être toujours là pour moi et il avait fait de son mieux. Mais on ne pouvait pas tout contrôler, surtout quand on était enfants.

Il haussa les sourcils et ses lèvres se retroussèrent en un léger sourire.

— Je crois que c'est la première fois que tu me dis « non ».

J'ouvris la bouche pour lui dire que c'était la première fois que j'en avais besoin, lorsque de la musique retentit près de nous. Le réveil fut brutal. Tout à coup, je me rappelai que nous n'étions pas dans une bulle, que le monde continuait de tourner autour de nous. Tandis que la musique se rapprochait et que les basses tonitruantes faisaient vibrer les vitres du pick-up, Rider regarda quelque chose derrière moi. Puis il se rapprocha, si près que je sentis ses baskets effleurer mes sandales.

Baissant la tête, il sortit son téléphone de la poche arrière de son jean.

— C'est quoi, ton numéro, Souris ?

Il était clair qu'il allait partir, mais je ne voulais pas le quitter. J'avais trop de questions, des millions de questions... Je lui donnai mon numéro et essayai mes mains moites sur mon jean.

— Hé, Rider, tu es prêt ? cria un garçon dans la voiture. (Il était au cours d'expression orale. Hector.) On doit y aller.

Rider regarda de nouveau derrière moi et soupira. Il recula pour récupérer son cahier, puis ramassa mon sac. Avec des doigts agiles, il passa la bandoulière à mon épaule, tout en soulevant mes cheveux pour ne pas les coincer dessous.

Un sourire en coin étira ses lèvres tandis qu'il me dévisageait encore une fois.

— Souris.

— Tu vas te faire frapper ! cria Hector.

Je sursautai, avant de me détendre. Son ton était léger. Personne n'allait réellement le frapper.

Rider s'écarta et me contourna. Je pivotai dans son sens, comme mue par une force gravitationnelle. La voiture d'où s'échappait la musique l'attendait derrière la mienne. C'était une vieille Ford Escort avec des traits bleus sur le côté. Hector était assis derrière le volant. Un bras posé sur la vitre, les doigts battant en rythme, il souriait de toutes ses dents.

— Hé, ¡ *mami* ! s'exclama-t-il en se mordant la lèvre inférieure. ¡ *Qué cuerpo tan brutal*¹ !

J'ignorais ce qu'il avait dit, mais ses paroles semblaient m'être destinées.

— La ferme, répondit Rider en posant la main sur le visage d'Hector et en le poussant à l'intérieur. *No la mires*².

Je ne savais pas non plus ce que cela signifiait, mais la façon dont ils parlaient tous les deux ne ressemblait pas à l'espagnol que j'entendais auprès de Rosa et Carl à la maison. En même temps, je n'étais pas très bien placée pour le savoir, ils avaient rapidement abandonné l'idée de me l'apprendre.

Un rire typiquement masculin s'éleva de la voiture. Hector appuya la tête en arrière, contre son siège. Un instant plus tard, j'aperçus un visage plus jeune que je reconnus aussitôt.

Jayden.

Il était assis sur le siège passager.

— Hé ! cria-t-il. Je te connais !

— Non, rétorqua Rider en ouvrant la porte arrière. Tu ne la connais pas.

Il se tourna pour me regarder une dernière fois. Nos regards se rencontrèrent, puis la porte se referma et il disparut derrière les vitres teintées.

L'Escort partit en trombe.

Moi, je restai plantée là, vaguement consciente que quelqu'un montait dans le pick-up garé à côté de ma voiture. Dans un état second, je m'assis à mon tour derrière le volant et posai mon sac sur le siège passager.

— Bon sang, murmurai-je, les yeux rivés sur le pare-brise. *Bon sang* !

1. Hey, chérie. Ton corps envoie du lourd ! (N.d.É.)

2. Ne la regarde pas. (N.d.É.)

Chapitre 4

Je ne me rappelais pas comment j'étais rentrée, ce qui n'était sans doute pas une bonne chose. J'avais conduit en pilotage automatique. Une fois à la maison, mes retrouvailles avec Rider ne me paraissaient plus réelles. J'avais l'impression d'avoir rêvé.

Je m'efforçai de me calmer.

Quatre ans. Quatre ans à me débarrasser de mes blessures et de mes angoisses. Quatre ans à essayer de tourner la page de dix années d'atrocités, à faire mon possible pour tout oublier. Tout sauf Rider, car il méritait que je me souvienne de lui. Il faisait partie de mon passé. Le bon côté de mon passé. Mais un passé que j'aurais préféré ne pas convoquer.

Je me précipitai à l'intérieur et entrai en trombe dans la cuisine. Rosa était là. Elle portait une blouse bleue décorée de pattes de chat et ses cheveux étaient coiffés en queue-de-cheval. Elle avait tenu à rentrer tôt aujourd'hui. En me voyant, elle haussa les sourcils.

— Eh bien, tu vas où comme ça, Flash ? me demanda-t-elle en posant son bol sur le plan de travail.

Un parfum de vinaigrette à l'italienne s'en échappait.

Tant de mots cherchaient à franchir mes lèvres ! J'avais besoin de lui dire que j'avais vu Rider, parce que ça rendrait la chose réelle, mais ma gorge était nouée. Si je lui en parlais, il y avait de grandes chances qu'elle panique.

Rosa avait assisté à mon évolution. Et même si la philosophie du Dr Taft était d'accepter son passé tel qu'il était, Carl et Rosa, eux, préféraient que je le laisse

derrière moi. Ils pensaient que je devais avancer en mettant mon passé de côté. Et Rider en faisait partie.

Alors je me contentai de hausser les épaules et de modifier ma trajectoire vers le frigo d'où je sortis un Coca.

— Comment s'est passé ton premier jour ? me demanda-t-elle en grimaçant face à mon choix de boisson.

Je souris en me tournant vers elle. Pourtant, j'avais l'impression que des serpents grouillaient dans mon estomac. Ils y avaient élu domicile depuis que j'étais montée dans ma voiture.

Rosa pencha la tête sur le côté et attendit que je réponde.

Avec un soupir, je fis rouler la cannette entre mes mains.

— Ça va.

Un sourire étira ses lèvres et des rides apparurent au coin de ses yeux.

— C'est très bien. Génial, même. Tu n'as rencontré aucun problème ?

Je secouai la tête.

— Tu t'es fait des amis ?

J'étais à deux doigts de secouer la tête, mais je me ravisai.

— Je... Il y avait une fille dans mon cours d'anglais.

Elle eut l'air étonné.

— Tu lui as parlé ?

Je haussai les épaules.

— Plus ou moins.

À la voir, on aurait dit qu'un troisième bras venait de me pousser.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « plus ou moins » ?

J'ouvris mon Coca.

— Elle est dans ma classe. Elle est venue se présenter. Je crois que j'ai prononcé... sept mots devant elle.

La surprise laissa place à l'enthousiasme. Contente de moi, je me redressai. L'espace d'un instant, j'en oubliai

Rider. Son sourire rayonnant de fierté m'emplissait de chaleur.

« Montre-nous que tu vas mieux. » C'était ce que m'avait dit Carl le matin même. Ce sourire prouvait que j'y étais parvenue. Rosa avait conscience du chemin que j'avais parcouru et elle savait à quel point c'était difficile pour moi de parler à une inconnue, même s'il ne s'agissait que de sept petits mots.

— C'est super.

Elle s'approcha de moi et me prit dans ses bras. Je respirai profondément l'odeur étrange du savon antibactérien mélangée au parfum de pomme de sa crème hydratante. Elle me caressa le front avant de s'écarter et posa les mains sur mes bras.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ?

— Que... que ce ne serait pas si difficile que ça, répondis-je.

— Et pourquoi ?

Je jouai avec la languette de mon soda.

— Parce que... le plus dur est derrière moi.

Elle me fit un clin d'œil.

— Exactement ! (Elle m'étreignit encore une fois.) Je suis désolée de ne pas avoir été présente ce matin. Je m'en veux d'avoir raté ça.

— Je... Je sais.

Mon sourire s'élargit à tel point qu'il en fut presque douloureux. Rosa n'était peut-être pas ma mère biologique, mais elle était la maman idéale. J'avais énormément de chance.

Alors qu'elle allait reprendre la parole, son portable sonna. Elle leva une main pour me faire signe d'attendre avant de l'attraper et de répondre. Aussitôt, elle se crispa.

— Mince, jura-t-elle. Un instant, s'il te plaît. (Elle posa la main sur le micro.) Il faut que j'aille à l'hôpital. Le patient qu'on a opéré ce matin souffre de complications.

— Oh non, murmurai-je.

À présent, j'aimerais remercier tous ceux qui ont cru en cette histoire et m'ont aidée à la transformer en roman.

Merci à mon agent Kevan Lyon de m'avoir soutenue et de continuer à être la meilleure en son domaine. Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans Margo Lipschultz et l'équipe de Harlequin Teen. Merci à Mallory Dodge et Rosa, qui m'ont permis d'utiliser leur nom.

De la part de certaines personnes, j'ai reçu une aide toute particulière. Un grand merci à Ashlynn King, qui a lu une toute première version de ce roman sans avoir eu envie de s'arracher les yeux avec une cuillère rouillée. Je devrais aussi remercier sa mère, Tiffany King, qui m'a fait remarquer que ce livre était l'un de mes Horcruxes. Pourtant, je ne crois pas être devenue maléfique. Enfin, pas encore. Un autre grand merci à Vilma Gonzalez, qui a également lu l'une des premières versions sans me rire au nez et m'a donné des conseils pour l'améliorer. Je n'oublie pas non plus Damaris Cardinali, qui m'a aidée sur les passages en portoricain et n'a pas perdu patience quand je ne comprenais pas pourquoi il y avait trois façons différentes de dire la même chose. Merci à Jen Fisher, qui m'a permis de comprendre comment fonctionnait l'instruction à domicile et n'a pas hésité à me donner son avis le plus franc. Bon ou mauvais. Merci à Danielle Ellison, qui m'a aidée à trouver le titre parfait pendant qu'on s'échangeait des messages privés sur Twitter.

Un merci tout particulier à vous, lecteurs. Sans vous et votre soutien, rien de tout cela ne serait possible.

Enfin, merci à Margery Williams d'avoir écrit *Le Lapin de velours*, un livre que j'ai adoré autant que détesté quand j'étais enfant. En fin de compte, il me semble que ce que nous souhaitons le plus au monde, c'est être aimés pour ce que nous sommes réellement.

